

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 10

Artikel: A propos de singes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192831>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Où faut-il chercher l'origine de la musique ?

Vous ne vous en douteriez pas. Eh bien, voici :

Dans les premières années du monde... Vous voyez que je remonte un peu haut, et je crains de m'entendre dire : « Avocat, passons au déluge ». N'importe, je continue. Dans les premières années du monde, les hommes songeaient plutôt à se nourrir qu'à chanter ou à jouer de quelque instrument de musique.

Dès que l'homme sentit son appétit, il mangea. Les arbres lui présentèrent leurs fruits, c'est sans doute fort bon au dessert ; mais lorsqu'un repas se compose uniquement de poires, de pommes, de pêches et d'abricots, la faim n'est que trompée, elle n'est point satisfaite. Un vague pressentiment lui fit deviner que dans la nature il existait des choses plus solides, plus substantielles. Des bêtes se promenaient devant lui ; il en saisit une et la mangea : je ne sais point à quelle sauce, mais il est probable qu'il trouva le repas excellent, puisque la mode s'en est conservée jusqu'ici.

Les chimistes découvrent souvent ce qu'ils ne cherchent pas ; l'homme qui, en commettant ce premier meurtre, ne voulait que manger, trouva un vêtement dans la peau de cette bête ; il se mit ainsi à l'abri du froid et de la pluie.

Les animaux voyant que l'homme les faisait rôtir, devinrent rusés pour éviter les inconvénients de la broche ; il fallut inventer des pièges, des armes, pour continuer à dîner, et la chasse fut organisée. Mais les lions, les tigres, les hyènes et les panthères, voyant qu'ils avaient dans l'homme un fâcheux concurrent, lui déclarèrent la guerre à mort. A cela ils eurent un double profit : 1° De se débarrasser d'un rival dangereux ; 2° de dévorer ce même rival, dont, paraît-il, ils trouvent la chair fort délicate.

Voilà donc nos aïeux placés entre deux nécessités rigoureuses, manger d'abord, et puis ne pas être mangés. Les bêtes féroces étaient en grand nombre, armées de bonnes griffes, d'excellentes dents, et douées d'une force énorme ; la partie n'était pas égale.

Mais chacune de ces bêtes agissait

pour son propre compte, tandis que les hommes s'entendirent entr'eux et formèrent des associations contre l'ennemi commun. Ils se dirent entre eux : « Tu passeras par là, je serai par ici, nous entourerons les bois et la bête sera prise ».

Oui, mais la bête ne fut pas de cet avis, elle se rua sur un chasseur isolé. Celui-ci appela, mais sa voix se perdit dans l'air, et il mourut.

« Diable, dirent les autres, ce n'est pas agréable de finir ainsi ; demain il peut nous en arriver autant. Cherchons les moyens de nous faire entendre de loin, ce sera très utile pour nous prêter mutuellement secours lorsque l'occasion s'en présentera. »

La mer avait laissé des coquilles sur le rivage ; ils les prirent, soufflèrent dedans, et bientôt émerveillés du résultat, ils trouvèrent la chose excellente pour suppléer à l'insuffisance de leurs poumons. Les chasseurs qui n'habitaient pas le voisinage de la mer n'avaient point de coquilles ; mais du moment qu'ils connurent l'invention, ils l'imitèrent avec les cornes d'un buffle ou d'un taureau, d'un bouc ou d'un bœuf... et voilà l'origine de la musique. Elle est née du besoin de manger et du besoin de se mettre à l'abri des intempéries des saisons.

On commença par s'appeler par un son plus ou moins prolongé, et bientôt on convint de la réponse. La corne d'un bœuf ne beugle point comme celle d'un taureau ; le ton aigu répondit au ton grave, et voilà le *duo* trouvé. Ajoutez à cela une conque marine, beaucoup de conques marines, et vous avez le *trio*, le *quatuor*, *tutti* infernal, enfin le plus épouvantable des charivaris.

Et puis les malins arrivèrent : quoique le son d'une coquille soit bien rauque et bien uniforme, Misène, le compagnon d'Hector, s'était fait une belle réputation de *conquiste*.

Il paraît que, dès cette époque, les musiciens étaient, comme aujourd'hui, dominés par l'amour-propre. Le malheureux Misène osa défier Triton, il le vainquit et le dieu qui ne plaisantait guère lui brisa les côtes sur un rocher. Pauvre Misène !

Les Hébreux se servaient de cornes

de bœuf pour annoncer leurs jubilés de cinquante en cinquante ans, ce qu'ils faisaient en mémoire du bœuf qui s'offrit à Abrahâ, pour être immolé à la place d'Isaac. C'est même de cette corne qu'est tiré le mot de jubilé, car en hébreu *jobel* signifie bœuf. Les Israélites se servaient de sept cornes pour publier cette heureuse époque : ils attribuaient à la réunion de ces instruments une vertu miraculeuse et ce n'était pas sans de bonnes raisons, puisque devant leur harmonie tombèrent les murs de Jéricho.

Plus tard, on perfectionna les instruments de musique, on en inventa de nouveaux, mais le cornet type est resté. Encore de nos jours, des bergers, des peuples montagnards se servent d'une corne pour s'appeler ; ils l'emploient comme télégraphe auriculaire.

A propos de singes.

Le journal *La Nature* rend compte des observations et des études très intéressantes d'un naturaliste américain, M. Garner, sur le langage des singes. Elle cite plusieurs de ses expériences qui prouveraient que les singes ont entr'eux un véritable langage et se comprennent parfaitement.

M. Garner a employé une méthode dont l'application à l'étude du langage des animaux semble destinée à un grand succès : il a eu recours au phonographe. L'instrument placé dans la cage d'un singe enregistrait les différents gestes vocaux dont se servait l'animal pour manifester ses diverses émotions. Puis le phonographe était ensuite placé dans la cage d'un autre singe. Celui-ci parut fort surpris, fixant le phonographe, tournant autour de lui, montrant d'une façon non douteuse que, reconnaissant la voix d'un de ses camarades, il était encore plus surpris de ne pas le voir.

M. Garner ne se contenta pas de faire entendre son phonographe aux singes ; il étudia avec soin les sons enregistrés par cet instrument et parvint à les imiter avec sa propre voix. Ayant alors annoncé d'avance à quelques amis quel était le mot du langage simien qu'il allait prononcer, et quel était, d'après ses observations antérieures, le sens de ce

mot, il s'enferma dans la cage d'un singe *Capucin* et reproduisit le bruit auquel il croyait pouvoir attribuer le sens de *lait* : « Mon premier effort, dit-il, frappa l'oreille du singe, il me regarda; je lui répétai le mot trois ou quatre fois et il me répondit très distinctement par le même mot dont je m'étais servi, puis il se tourna vers une petite casserole qu'on lui donnait pour boire. Je répétai le mot, puis il plaça la casserole près des barreaux, s'approcha autant que possible et fit entendre le même mot que moi. Le gardien apporta alors du lait que le singe but avec avidité; puis il tendit sa casserole vidée et répéta encore le mot trois ou quatre fois. Et toujours il prononçait le même mot toutes les fois qu'il voulait du lait. »

Des expériences furent faites avec d'autres mots désignant diverses choses, et le même résultat fut constaté.

A propos de ce qui précède, M. Fulbert Dumonteil publie dans *La France* ces curieuses remarques sur les singes :

« De tous les singes connus, le Kamba, des forêts profondes de l'Afrique équatoriale, est celui qui, par son aspect, sa structure, sa démarche, ses mouvements, son visage, le son de sa voix, l'expression étonnante et variée de son cri, se rapproche le plus de l'homme. Quelques naturalistes distinguent dans ce singe très rare un chimpanzé revu, corrigé, très embelli surtout, qui d'un bond mystérieux distance tous les singes comme pour sauter avec une audacieuse agilité dans le genre humain. Je n'entends point que le singe Kamba soit un aïeul ou un frère; mais Dieu seul pourrait dire s'il n'est pas un peu notre parent, un parent pauvre et grossier qui, depuis des milliers de siècles, vit au fond des bois et qu'il serait pour cela injuste de renier. On ne doit jamais rougir des siens.

» Ce singe a la tête presque ronde comme celle de l'homme et de vénérables favoris encadrent sa face expressive en contournant le menton comme une barbe artistement découpée par des ciseaux. Pommettes saillantes et joues creuses, yeux légèrement bridés comme chez les Mongols et les Esquimaux. Sa mâchoire, très curieuse, est beaucoup moins proéminente que celle de l'orang et du chimpanzé. En dehors des favoris et de la chevelure bien plantée, la face est nue, presque blanche, avec deux yeux pleins de finesse et de douceur qui l'éclairent d'un reflet humain. La capacité du crâne est plus grande que celle de n'importe quel autre singe. L'oreille nue, bien ourlée, est étonnante, tant elle se rapproche des oreilles de notre race. Au sein des bois, son cri éclate dans une expression saisissante de douleur ou d'épouvante pour se répéter un

instant après dans une note de moqueuse ironie. On dirait une voix humaine, tantôt un cri d'alarme ou de tristesse, tantôt un cri de joie comique, tantôt un appel amical et tendre, un signal d'amour au fond des bois mystérieux.

» Le kamba est farouche et solitaire. A la moindre alerte, il se dérobe avec une rapidité qui prouve sa sagesse. Ne le cherchez même pas où son cri bizarre vient de retentir, il n'y est déjà plus. L'homme qui, avec un peu de fatuité, pourrait lui sembler une façon de sosie, ne lui dit rien de bon. Peut-être se souvient-il, à travers les âges, de quelque brouille antique, de démêlés sanglants. Il n'y a rien de durable comme les haines de famille. Je souris en écrivant ces lignes, et, cependant, lorsque dans l'épaisseur des forêts on surprend un singe kamba marchant d'un pas mélancolique en s'appuyant sur une branche sèche en guise de canne, ou lorsqu'on le voit se dresser sur ses pieds pour cueillir d'une main légère les fruits appétissants d'un arbre sauvage, on ne peut maîtriser sa surprise et l'on murmure involontairement ces deux mots : « Un homme ! »

Lo grabudzo ào tsemin dè fai.

1. *Lè compagni.* — 2. *La « fusion ».* — 3. *Lo grabudzo.*

III

LO GRABUDZO.

Quand on vao fère avalà à n'on petit bouébo onna coulièrâ d'ouïhio dè ricin, on lâi promet on galé bibi, po que sè laissât fère; et on iadzo qu'on lâi a eingozellâ la mixtion, cein sarâi mau fé dè pas lâi bailli lo bibi.

Quand l'ont fé la fujon, cliâo dè Berna no z'aviont promet qu'on farâi dâo bon et qu'on baillèrâi dâi z'intérés à totès lè z'agchons, kâ dein noutra vilhie compagni, y'ein a dè duè sortès: dâi bounès et dâi z'autres.

— Adon porquî cliâo duè sortè.

— Eh bin, tè vé derè. D'a premi que l'ont z'u lo tsemin dè fai, cotâvè gros, rapportâvè pou, et n'ia vâi pas po payi dâi z'intérés âi z'agchons. Adon l'ont z'u fauta d'ardzeint et l'ont du eimprontâ; mâ on ne prêtè pas l'ardzeint coumeint on coparâva; faillâi payi lè z'intérés, et l'ont du féré dâi novallès z'agchons qu'on lâo z'a de dâi pri... privi... privilégiées, crayo, ne mè rappelo pas bin lo mot. Adon à cliâo z'agchons, que sont lè bounès, on lâo payè l'intéré rrique-raque, tandi que lè z'autrès, que sont âo rabais, on lâo baillè onna tracaseri quand restè oquie. Mâ ne reste quasu jamé rein, que l'est foteint po cliâo que lè z'ont. A la fujon, l'aviont bin promet dè bailli oquie à totès; mâ l'ont soi-disant tot dèpeinsâ po rabisto-

quâ la S.-O.-S., et n'ont rein bailli et vouâiquie lo fin mot dâo grabudzo.

Quand l'ont z'u fé la fujon, qu'arâi étâ on boun'affèrè se l'aviont étâ dè parola, cliâo dè Berna no z'ont bailli lè beliets dè la demeindze, qu'ont fé tant pliési que tot lo mondo criâvè: « Vive la fujon ! » hormi on part dè mauconteints que ronnâvont. Adon quand l'ont vu que tsacon étâi conteint, l'ont de: N'est pas quiestion ! n'ein pas fé cliâ fujon po lo râi dè Prusse; s'agit d'ein profitâ. Mâ « se l'aviont eimpatâ, n'aviont pas tot fournâi, » et on lo lâo z'a bin fé vairè. Cliâo gaillâ, que sè peinsont que la Confédérachon fâ partiâ dâo canton dè Berna, sè sont fourrâ dein la boula que cein qu'est à la Confédérachon est à leu, et po s'esquivâ dè teni parola avoué no, sè sont met avoué monsu Wetti po fère atsetâ ti lè tsemin dè fai à la Confédérachon. Se sont de: l'est tot parâi Berna qu'ein vâo avâi tot lo profit, vu que ti lè bureaux saront tsi no, et n'areint l'ardzeint dè noutron tsemin dè fai, et comptâvont bin fère dâo bon, kâ dein lâo compagni J.-B.-L., n'ont rein que dâi bounès z'agchons, que l'ariont pu veindrè à n'on bon prix, tandi que lè noutrès, lè crouiè, ariont étâ ravaudâiès. Mâ s'ein fottont pas mau. Pè bouheu que lo peuple n'a rein volliu dè cé brocantadzo po lo momeint; et quand cliâo dè pè Dzenèva, Fribor et Vaud ont vu coumeint cliâo gaillâ menavont lè z'affèrès, et coumeint reverivont lâo tsai, l'ont vu que l'allâvont ètrè robâ coumeint dein on bou, l'ont coumeinci à bordenâ et l'ont de: N'ia pas ! faut fère botsi cé bracaillounadzo, et cein, illico !

— Qu'est-te que cein vâo a derè, illico, Sami ?

— Eh bin, ein allemand, cein vâo derè: asse râi que n'einludzo.

— Ah bon ! Et adon ?

— Adon, l'ont écrit su lè papâi; lè z'autro ont repondu; on mot ein a amenâ on outro, l'ont coumeinci à sè délavâ, lo grabudzo a coumeinci, et cliâo dâi cantons dè pè chàotrè sè sont bailli lo mot po convoquâ onna granta tenâblia po déguelhi lo comité, que mi-quemaquâvè lè z'affèrès, et po ein mettrè on outro à la pliaice, et l'ont de coumeint Gueyaumo Tet desâi à Gessler: N'ia pas dè nâni : tè faut bas ! et l'est po cein que lo syndiquo desâi âo conseiller que volliâvont allâ pè Berna po lè fotttrè avau.

— Bon, bon, bon ! vouâiquie l'affèrè. Compreigno. ora.

— Adon cliâo dè pèce son z'u vai lo Conset fédérât qu'est assebin dè la compagni, rappoo que la Confédérachon a placi on pou d'ardzeint ein atseteint cauquiès z'agchons, et lâo z'ont de que cé comerce ne poivè pas dourâ pè grand-teimps, que ne volliâvont pas sè laissi menâ coumeint on dromadaire et que